

— Onze heures ! s'écria Christine, et Pierre qui n'arrive pas.

— Ce retard n'est pas rassurant, observa Julie.

— Il sera probablement retourné chez-lui, dit Ernest.

— Je ne crois pas qu'il retourne chez-lui, sans venir prendre des informations sur la manière dont nous nous sommes rendues.

— Christine a peut-être raison dit Julie. Monsieur Hervart doit être très-inquiet de son côté.

— Ce serait plus prudent de s'assurer de lui tout de suite, fit Ernest.

— On ne sais jamais trop ce qui peut arriver, dit Christine.

— Je m'en vais à l'instant chez Pierre voir s'il n'est pas retourné chez-lui.

Et ce disant, Ernest prit sa canne et son chapeau, et sortit.

En st ne prit pas de temps pour se rendre chez son ami.

Pierre avait gardé son passe-partout. Il ne pouvait donc entrer.

Mais il se mit à frapper dans la porte si violemment, qu'il eût été impossible à qui ce soit de dormir dans cette maison, avec un bruit semblable à celui que faisait Ernest,

Cependant, personne ne répondit.

Allons dit Ernest, c'est qu'il n'est pas encore arrivé. Que vais-je faire maintenant ? Attendre ? Fort bien, si je pouvais entrer ; mais attendre à la belle étoile, cela ne me va pas. Mais qui sait ? peut-être est-il chez les demoiselles Darcy maintenant ? Mais peu importe ; puisque je suis venu jusqu'ici, je puis bien me donner encore quelque trouble. Allons au cirque

Et avec la rapidité d'exécution qu'il mettait dans un projet, il s'achemina vers la rue St. Laurent.

Il prit près d'une heure à se rendre au jardin Guilbault, tant la foule obstruait le chemin.

Il y avait un vacarme épouvantable.

Des gens, dont une grande partie étaient à moitié ivres, poussaient des cris qui se faisaient entendre à une très-grande distance. Les hôtels du Mile-End étaient tous remplis, et les propriétaires condamnés à entendre répéter la même histoire par tous ceux qui entraient prendre un coup, et qui restaient souvent pour en prendre encore un ou plusieurs autres.

Au milieu de ce brouhaha, Ernest, oubliant quelque peu le but de son voyage, écoutait ces gens parler. Il ne pouvait s'empêcher de sourire à la vue des femmes, qui faisaient plus de bruit que les hommes, les unes en racontant l'événement, les autres en expliquant les causes de cet accident.

Il y en avait deux surtout qui étaient curieuses à voir et à entendre jaser.

— C'est pas vrai disait l'une, c'est pas comme ça que c'est arrivé. Il n'y avait de la faute à personne du cirque, excepté à ce grand dinde de caoutchouc, qui est la cause de tout.

— Oui, Marceline ; mais tu diras que si la tente avait été mieux arrangée, si la corde avait été meilleure, tout ça, on n'en aurait pas entendu parler.

— Non, te dis-je ; je veux bien croire qu'ils auraient pu mettre tout cela plus solide, mais tout de même c'est la faute au caoutchouc.

— Tu ne veux pas entendre raison.

— C'est pas moi, c'est toi.

Ernest les écouta quelques instants, et continua sa route.

Arrivé à la place du Cirque, il entra dans la tente, et se mit à chercher Pierre partout.

Dans un coin, il aperçut une dizaine d'individus entassés les uns sur les autres, pèle-mêle, et qui ne paraissaient aucunement se trouver mal à l'a se.

Ernest fixa ses yeux sur ce groupe, mais il se convainquit que Pierre n'y était pas.

Une demi-heure s'était écoulée, depuis qu'il était dans la tente.

Il cherchait toujours.

Après avoir erré dans les tentes et aux alentours, il poussa ses perquisitions jusque dans la rue.

— Il est bien inutile pour moi de chercher Pierre ici, dit-il ; retournons dans la tente.

Et il revint sur ses pas.

Il découvrit alors une petite ouverture qu'il n'avait pas encore vue.

Ernest s'y précipita comme un aveugle, croyant bien y trouver son ami.

Il n'y vit que quelques hommes et femmes, qui paraissaient avoir perdu l'usage, de leur raison, plutôt que celui de leurs membres.

Pierre n'y était pas.

— Retournons chez M. Darcy, d't-il ; Pierre y est sans doute, car il n'est ni chez lui, ni ici, j'en suis certain.

Et Ernest se dirigea vers la rue St. Alexandre.

Il se nomma et fut aussitôt introduit auprès des demoiselles Darcy.

— Eh bien ! Quelles nouvelles nous apportez-vous ? demanda Christine en l'apercevant.

— Mais aucune, mademoiselle, répondit Ernest ; je venais plutôt en demander, qu'en apporter.

Est-ce que Pierre n'est pas venu ici ?

— Mais non, monsieur.

— Je n'y comprends plus rien alors ; je ne sais ce qui lui est arrivé.

— Mon Dieu ! fit Christine, pâle comme la mort.

— Où êtes-vous donc allé ? demanda Julie.

— Je me suis rendu d'abord sur la rue St. Hubert, fit Ernest ; il n'y avait personne chez Pierre. Alors j'ai continué jusqu'au cirque, où je l'ai cherché partout, mais en vain. Je revenais ici, presque convaincu de l'y trouver.

— Il n'a pas encore paru, dit Julie.

— Merci, monsieur, dit Christine, du trouble que vous vous êtes donné pour Pierre, soyez persuadé que personne ne vous en est plus reconnaissant que moi... Hélas ! que peut-il lui être arrivé ?... Il y avait tant de foule... qu'il a bien pu être écrasé...

O mon Dieu ! mon Dieu !... et Christine s'évanouit dans les bras de Julie.

— Allons, pensa Ernest, maintenant je n'ai plus rien à faire ici ; puis tout haut : " Venez prendre soin de mademoiselle votre sœur, dit-il à Julie. " Cette crise ne sera rien. Je vais m'informer de nouveau, et que j'aie ou non des nouvelles de Pierre, je reviendrai tantôt, soit pour en apporter, ou pour en recevoir.

Toutefois, il était resté pour porter les premiers secours à Christine, lorsque M. Darcy arriva à la course.

Alors Ernest partit.

— Où aller, se dit-il en sortant. — Où le trouverais-je maintenant ? — Chez lui probablement.

Et il se rendit de nouveau rue St. Hubert.

Son espoir fut encore déçu.

Pierre n'y était pas.

Ernest s'essuya le front, et se mit à réfléchir.

On peut juger de la fatigue qu'il devait éprouver, après toutes les courses qu'il avait faites, et cependant, on n'en eût rien dit, à voir la vitesse avec laquelle il marchait, ou plutôt, il courait.

Il allait se rendre à l'hôtel le plus voisin, et céder au sommeil qui l'envahissait malgré lui,